

Nos élèves parlent du confinement ...



Par Shanel Orlay

Confinement, entre guerre et paix

Alors qu'une forme de paranoïa s'est installée dans certains foyers avec une obsession pour le désinfectant, d'autres n'ont qu'une seule envie : aller courir, bronzer.

Il nous a été répété que ce confinement était une chose positive, qu'il nous accordait maintes occasions pour nous recentrer sur nous-mêmes, notre travail, nos objectifs. L'injonction à la productivité n'a jamais été aussi présente que pendant cette étrange période. Personne ne veut que ce temps libre ne se transforme en temps perdu. Soudainement, notre valeur se résume à notre capacité à rendre chaque instant utile. Organiser ses cours, ranger son appartement ou sa maison, se mettre (enfin!) au sport, apprendre la guitare, méditer, se cultiver... Bien d'occupations supposées nous mener à la meilleure version de nous-mêmes. Se divertir devient une priorité, il nous faut rendre cet isolement fructueux. Toutefois, ce qui occupe le plus notre esprit quand on a quinze ans, c'est l'envie de s'engloutir dans son lit, d'observer son plafond sans bouger, de pleurer. Impossible de trouver la motivation : entre stress scolaire, ambiance apocalyptique et la crainte d'un avenir incertain mêlant crise économique, manque de soleil et de social, difficile en tant qu'adolescent-e de garder un quotidien stable et de trouver un équilibre. Il devient encore plus laborieux de rester assidu-e vis à vis des cours quand ce temps libre est un temps pour ruminer, et non pas un pour trouver la paix.

Enfin, inutile de s'apitoyer sur notre sort alors que tout le monde pâtit de cette situation — à différentes échelles. En France ainsi que dans la majorité du monde, toutes les rues sont vides, tous les hôpitaux sont saturés, le virus n'épargne aucun pays.

Cette sublimation du confinement comme étant une chance se remarque sur internet et dans les médias mais laisse de côté les soignant-es, les livreurs et livreuses, les cassier-es qui

risquent leur vie - ainsi que les sans domicile ou migrants n'ayant pas le privilège de se confiner. Puis, des femmes et enfants sont poussé-es à s'isoler avec un homme violent, des femmes et enfants à qui on ne dit pas assez que fuir n'est pas illégal. Ce qui semble le plus judicieux à faire est d'applaudir à 20h puis de retourner à notre routine chaotique. Tout ce que l'on peut faire, c'est garder espoir, tenter tant bien que mal de se ressourcer depuis notre chambre, d'essayer de se découvrir, de ne pas sombrer dans le cynisme simple. Le plus dur, c'est de ne pas s'isoler plus que nous le sommes déjà. La vie ainsi que ces aléas sont mis en pause mais cette génération d'adolescent-es est chanceuse et a toujours été débrouillarde. Nous refusons que cette crise nous prive de notre jeunesse alors nous transmettons du positif, nous nouons des liens à travers l'humour, l'art, l'entraide. Nous ne croirons pas en une tragédie mais uniquement en une renaissance.

Lena Chaber, 210



Confinement – photo de Z. Lafontan, 2020

Les Humanités confinées

vues par quelques élèves de la spécialité hlp de1e....

Caverne ? Tour d'Ivoire ? Nid ? Bocal ? Qu'est-ce que " vivre à la maison " ?

Quel impact du confinement sur nos représentations du monde ? ...

.....

Jamais je n'aurai imaginé vivre tout ce qui est entrain de se passer. C'est surréaliste n'est ce pas? Pour le moi d'avant, le mot confinement rimait avec apocalypse, ou bien serait la conséquence d'une guerre sans merci, voir même de la fin du monde! Pourtant, les ortheils en éventail, admirant le coucher du soleil qui se camoufle derrière les cyprès des voisins, rien de tout cela ne semble être le cas. Bien au contraire, cela fait presque deux mois, que toutes les horreurs du monde me semblent plus que abstraites alors qu'elles n'ont jamais été aussi concrètes pour l'ensemble de l'humanité. Ainsi, oui, je pense que ce confinement, avec toute son exclusivité, à bel et bien bouleversé ma représentation du monde.

Qui n'a jamais rêvé de contrôler le temps? Pouvoir revenir en arrière, ou bien prédire les jours suivants? Pouvoir s'assurer du lendemain, et réinventer les précédents. Je pense qu'on y a tous songé au moins une fois dans une vie. Car, nous, humains, savons faire beaucoup de choses, mais lorsqu'il s'agit des forces de la nature, nous nous retrouvons bien impuissants. La vie, la mort, le temps - nous les subissons, nous adaptons, essayons de les mesurer, les programmer, les contenir, seulement quoi qu'il arrive, nous resterons perdants.

En cette période de confinement, la nature s'est manifestée violemment. Ce virus, intenable et inconnu, nous ramène à notre position de vulnérabilité. Il nous montre que les plus grandes sommes, les plus grands édifices, les plus grands Hommes sont microscopiques face à cette bactérie ridiculement petite. Ainsi, cette situation nous offre une première remise en question; qu'elle est la réelle place de l'Homme dans cet Univers apparemment bien trop grand pour lui? l'Homme et sa soif de grandeur, son

envie irréprouvable d'aller chercher ce qu'il ne possède pas, n'est il finalement pas à la poursuite d'un rêve utopique? Peut être se dit il que l'Utopie n'est pas l'irréalisable, mais l'irréalisé, et qu'un jour il ne sera plus qu'un simple habitant de la Terre et sera plus puissant qu'elle, mais dans ce cas, que signifie cette étrange période? Comment expliquer le bleu perçant du ciel qui respire maintenant puisque pendant que les Hommes portent leurs masques, ce dernier a pu ôter le sien chargé de pollution? Comment expliquer ces singes agiles qui remplacent les passants dans les rues? Et ces beaux poissons à Venise qui circulent à la place des gondoles, comment les expliquer? Enfin, comment une si petite bactérie peut décider du sort d'autant d'Hommes, sans aucun effort, sans aucune difficulté? La nature nous montre qu'elle est bien là, forte et puissante, et que les priorités de l'Homme qui rêve de régner, ne sont peut être pas les bonnes et feraient mieux de changer.

A propos de priorités, je pense aussi que le confinement nous a apporté une nouvelle conscience de l'essentiel. C'est un peu paradoxal dit comme ça, assembler les notions de nouveauté et d'essence. Car à l'origine, quelque chose de nouveau est forcément inconnu dans un premier temps, mais l'essence est la source, c'est ce qui nous constitue, la matière première. C'est là que prend son sens le mot "conscience" et ses multiples nuances. Je crois que dans la société dans laquelle nous vivons d'habitude, nous avons oublié nos fondamentaux. A force de courir vers le plus, se jeter vers l'inatteignable et s'insatisfaire du moindre acquis, plus rien n'a jamais de valeur, puisque rien n'est jamais suffisant. Tel un arbre qui ne cesserait de s'élever vers le ciel comme s'il voulait atteindre les étoiles avec son feuillage, l'Homme-arbre en aurait oublié ses racines. Pourtant ancrées dans le sol, elles lui sont vitales et sans elles, il n'existerait même pas. Le confinement m'a prouvé, que malgré tout le luxe et le confort du monde, rien ne remplace le lien humain. De la chaleur d'un baiser sur le front, à la puissance d'un regard, ou encore de la profondeur d'une conversation à la légèreté d'un éclat de rire, rien de matériel ne procure de telles sensations.

C'est d'ailleurs ces sensations là, irremplaçables, qui me manquent le plus pendant ce confinement, puisque seule, le temps est long. Alors je remet aussi en

question la valeur d'un instant. Je réalise que dans notre ère sur-connectée, je ne sais plus m'ennuyer, j'ai plus de mal à rêver, ça fait longtemps que les nuages n'ont plus eu d'histoires à me raconter. Je me rends compte que j'ai grandi, et que dans le monde des grands, l'imaginaire est tout petit. Pourtant, ce que je comprends en ce confinement, c'est qu'il ne s'agit pas d'une perte de la naïveté, mais d'une surconscience de la réalité. En effet, loin du monde réel, loin des obligations et de la normalité, mes matinées sont mes plus belles nuits et le matin ne commence qu'à midi. Parfois ma semaine commence le jeudi et j'inverse le lundi et le mardi. Mais tout cela n'est pas grave. Je crois que le confinement est aussi une vraie porte vers la créativité, un moyen de s'échapper et de re colorer sa vie. Bien plus qu'une règle gouvernementale obligatoire pour protéger sa santé, il est un rêve dans lequel vivre quand la réalité est trop dure à accepter. C'est un espace hors du temps, un apaisement, une bulle, un ressourcement. Ainsi, en remettant nos lunettes d'enfants, dansant dans le vent en écoutant la douce mélodie des oiseaux qui chantent tout haut, je ne me suis jamais sentie aussi libre qu'en étant enfermée.

Cependant ces phases de rêve et d'ailleurs ne sont pas infinies et m'ont souvent laissée seule face à moi même. Car c'est aussi ça le confinement; se remettre en question, s'observer puisqu'on ne peut plus observer ce qui nous entoure. C'est se tenir compagnie, et être contraint de s'entendre avec soi même.

Je suis une personne qui a toujours détesté la solitude, je n'ai jamais su pourquoi jusqu'à aujourd'hui. En réalité, j'avais juste peur de moi même puisque je ne me connaissais pas. Jamais je n'avais cherché à défier mes propres peurs, les analyser, les apprivoiser pour enfin les accepter. Il était plus simple de les nier. Car aujourd'hui j'ai compris que les autres sont le miroir de ce que je souhaite renvoyer. Il est alors simple de construire mon image, viser ma version de la perfection et n'être que ce que je laisse paraître tout en fuyant mes craintes. Seulement lorsque je suis seule, qui est mon miroir? Qui croit en mon illusion puisque je suis la seule spectatrice de mon tour de magie? Plus personne. Se retrouver seul signifie aussi être dans l'incapacité de se cacher, c'est une confrontation avec notre soi le plus profond et le plus pur dans un cadre d'honnêteté difficile à concevoir parfois. C'est être seul face à soi même, à

ses démons, ses vérités, et être dans l'incapacité de les éviter puisqu'ils deviennent
notre seule compagnie.

C'est là qu'entre en jeu l'importance des vrais amis. Je n'aurai jamais cru observer ce phénomène auparavant, mais entre appels, messages et e-mail, tentant malgré tout de garder le contact à l'heure où les liens sont tous menacés d'être coupés, j'ai pu observer de réels rapprochements liés à l'éloignement. Effectivement, d'abord par manque, parfois par ennui mais plus souvent par nécessité, les discussions se multiplient. Alors, dans cette période où nous sommes tous confinés à cause de la pandémie qui court les rues, remplaçant les passants habituels, ne laissant place qu'à des chats de goutières, quelques feuilles et des oiseaux. Cette période où tout est fermé, tout est mort, et où nous sommes tous tout seuls, vite submergés par la monotonie des jours qui passent. Nos conversations sont bien plus profondes qu'à notre habitude. Nous re-analisons le passé car chaque événement, chaque traumatisme remonte à la surface en cette période sans trop nous laisser le choix, nous étouffant et nous effrayant parfois. Nous passons au peigne fin nos envies d'hier et nos rêves de demain. Nous trouvons des réponses aux questions que nous ne nous étions jamais posées. Par crainte? Par déni? Par lâcheté? Quoi qu'il en soit, nous y faisons face, ensemble. Nous nous aidons à nous construire, nous nous écoutons et tentons coûte que coûte de traverser ce bouleversement dignement. Ainsi, nous nous re-découvrons sous un nouvel angle, nous tissons des liens neufs et solides. Nous grandissons en ayant moins peur de tomber dans ce monde où tout semble s'écrouler.

Il m'est trop difficile de conclure pour le moment, d'autant plus que cette situation extraordinaire n'est pas encore terminée. Cependant je sais que lorsque tout cela appartiendra au passé, je serai différente, cette épreuve m'aura changée et je ne l'oublierai jamais.

ARTAUD Coline, 1ère spé HLP

Dans le mythe de la caverne de Platon, un homme jusqu'ici enchaîné dans une caverne, et qui n'a jamais rien vu d'autre que les murs sombres de sa grotte et le reflet d'un feu allumé dehors, finit par sortir. Il découvre alors la lumière du soleil qui l'aveugle et se rend compte que sa vision du monde était erronée. Le confinement nous soumet à l'expérience inverse. Nous étions dehors et sommes à présent contraints de demeurer enfermés, de nous couper du reste de la société. Notre vision du monde pourrait en être modifiée. Le confinement se pense d'abord en termes d'espace : on est confiné chez soi, enfermé dans un espace clos dont il est interdit de sortir. Mais le confinement est cependant aussi défini par une durée. Le confinement n'est pas infini, il a un début et une fin que l'on connaît, un avant et un après. Le confinement se définit donc par un cadre spatio-temporel aux limites précises et connues. A la fois parenthèse dans le temps et retrait du monde, le confinement est un hors-temps, un hors-monde dont les limites spatiales, temporelles, sont fixées. Rares sont les périodes de notre vie aussi définies, à la durée aussi précise. C'est une expérience singulière à faire dans nos vies dont nous refusons d'envisager la finitude et dans un monde marqué par l'évolution, la mondialisation et la liberté de déplacements.

Cet isolement va-t-il nous permettre de découvrir à notre tour que la vision que nous avions jusque là du monde était fausse ?

Le confinement est tout d'abord perçu négativement car il nous est imposé et correspond à la naissance d'un manque. Cependant, une fois cette première perception négative dépassée, ne nous permet-il pas également d'être face à nous-mêmes et d'envisager différemment le monde ?

Le confinement est défini par la négative. Ne plus sortir n'est pas un choix personnel mais une décision qui nous est imposée. Cet interdit brise la continuité de nos vies, bouleverse nos habitudes tout en restreignant notre horizon.

Être confiné ne paraît pas naturel : l'homme n'aspire-t-il pas naturellement à la liberté ? Peut-on se dire encore libre quand on ne l'est pas de ses mouvements ? Le confinement imposé par l'extérieur ne peut être vécu que comme une contrainte. La littérature nous offre des exemples de « confinement » imposé. En perdant sa liberté de mouvement, l'homme confiné perd son bonheur et sa raison. **Dans *Le Joueur d'échecs*, Stefan Zweig** décrit très bien l'enfer que peut souffrir l'individu lorsqu'il est enfermé : "On ne nous faisait rien – on nous laissait seulement en face du néant, car il est notoire qu'aucune chose au monde n'opprime davantage l'âme humaine.". Le personnage décrit ensuite sa chambre vide, sa fenêtre obscure et le manque total de distractions : "On n'avait rien à faire, rien à entendre, rien à voir, autour de soi régnait le néant vertigineux, un vide sans dimensions dans l'espace et dans le temps." La suite de son récit montre les conséquences dévastatrices d'un tel isolement : "Mais ces pensées une fois mises en branle dans cet espace vide, elles tournaient, tournaient dans ma tête, faisant sans cesse entre elles de nouvelles combinaisons et me poursuivant jusque dans mon sommeil." Séquestré et désœuvré, l'individu devient pour ainsi dire prisonnier de lui-même. Il ne peut s'arrêter de penser et reste enfermé dans son propre esprit. Cela peut conduire jusqu'à la folie, comme cela fut le cas pour le héros de Stefan Zweig. **Dans *La Vie est un songe de Calderon***, Sigismond est enfermé depuis son enfance dans une tour par son père le roi qui veut éviter qu'il ne devienne un tyran comme l'ont prédit les étoiles. Sigismond rappelle au début de la pièce que l'être vivant, comme le poisson,

l'oiseau, la bête sauvage, est mouvant et libre : « Quelle justice, quelle raison, quelle loi permet donc de refuser à un homme le doux privilège, le droit précieux que Dieu accorde au ruisseau cristallin, au poisson, à la bête sauvage, à l'oiseau ? » Ce qui est douloureux et saisissant dans l'histoire de Sigismond, c'est l'alternance entre les périodes d'enfermement et celles de liberté : après avoir vécu enfermé depuis sa naissance, Sigismond est libéré : son père décide de lui donner une chance et le libère. Roi pour un jour, Sigismond expérimente la liberté avec démesure et excès. Lorsque son père le renferme, il vit sa deuxième captivité beaucoup plus mal que la première. Libre, il a fait l'expérience du monde, son deuxième confinement n'est plus seulement un état malheureux, il est un manque. La liberté perdue lui semble alors inaccessible et incertaine comme un rêve. Son deuxième enfermement après une brève journée de liberté lui a fait prendre conscience de la fragilité de toute chose. Tout peut s'évanouir comme un rêve. Le confinement entraîne non seulement la privation de notre liberté de mouvement, mais aussi la prise de conscience de la fragilité de notre monde. Ce que l'homme tient pour acquis peut lui être enlevé. Le roi peut devenir prisonnier, l'individu social et libre peut se retrouver seul et enfermé chez lui, le lycéen peut ne plus avoir accès à son lycée, à ses amis, à ce qui faisait son quotidien. Le confinement, c'est d'abord l'expérience du manque et de la frustration. C'est ensuite, la prise de conscience de la fragilité de notre monde, de nos certitudes, du quotidien que l'on s'est construit.

Par ailleurs, le confinement est synonyme de contraintes, d'interdits. Définir le confinement, c'est multiplier les négations : ne pas sortir, ne pas se toucher, ne pas se rassembler... **Dans *La Montagne Magique*, Thomas Mann** présente une situation légèrement différente de la nôtre : le héros, Hans Castorp, choisit volontairement de rester trois semaines dans le sanatorium en haut de la montagne pour tenir compagnie à son cousin. Mais il sera partiellement contraint par sa maladie (et par les injonctions du docteur et des autres patients) d'y rester sept ans. Dès son arrivée au Sanatorium, cet isolement se définit par ailleurs par d'innombrables règles et interdits. Les heures des repas et autres horaires sont extrêmement rigides et le héros a au début du mal à s'y faire. Il est de plus forcé de prendre part aux cures et promenades avec les autres patients bien qu'il se considère comme en bonne santé. La fascination du héros pour le microcosme formé par les patients ainsi que son affection pour son cousin l'empêchent de considérer son confinement comme totalement négatif. Mais un lecteur extérieur est forcément rebuté par cet univers fermé, sans horizon et fait de contraintes et d'interdits. Le confinement est donc perçu négativement et celui que nous vivons actuellement ne fait pas exception. Il nous vient à l'esprit tout ce que nous ne pouvons plus faire : aller à l'école, sortir en ville avec des amis, se rendre dans une librairie, s'éloigner plus d'une heure, plus d'un kilomètre... Le confinement affecte même nos droits et notre capacité d'agir sur le monde : il nous est désormais impossible de nous réunir, de manifester, de voter puisque le deuxième tour des élections municipales a été annulé. Face à cette impressionnante liste de ce que nous avons perdu, il est souvent difficile d'accepter le confinement et de le voir comme un changement positif dans nos vies.

Dans la vaste liste de ce que l'on a perdu avec le confinement apparaît tout en haut les interactions sociales. Pour voir l'importance réelle des interactions sociales dans nos vies, il suffit d'observer tous les substituts qui ont été inventés depuis le début du confinement pour pallier ce manque de sociabilité. Jamais les logiciels de visioconférences comme Zoom ou Skype n'avaient connu un tel essor. Nous passons également notre temps sur les réseaux sociaux à commenter, à discuter, et à profiter de ce seul lien social qui nous reste. Certaines personnes s'adonnent même à des apéritifs en Facecam ou à des soirées cinéma virtuelles où chaque participant regarde le film seul et le commente par SMS avec les autres participants à la soirée. Nous sommes prêts à inventer des subterfuges les plus originaux pour conserver un lien, fût-il virtuel. On songe à certains romans de science-fiction qui ont inventé ou prédit les moyens de communication de demain : **Dans *Fondation* d'Isaac Asimov**, les humains qui vivent isolés les uns des autres, entourés seulement de machines, communiquent par

visioconférence. Certains de ces substituts à de réelles interactions sociales peuvent sembler singuliers et même absurdes, mais ce sont ceux-là même qui montrent à quel point les interactions sociales manquent à l'Homme pendant le confinement et à quelles extrémités il est prêt à se livrer pour oublier ce manque ou le combler. La moindre interaction lui semble un bien rare et précieux. Le confinement a profondément changé notre vision du monde en rendant exceptionnel ce qui autrefois était ordinaire. Ce qui nous semblait acquis (la vie sociale) a montré en disparaissant son importance. Désormais, le moindre contact avec un autre être humain nous semble important et merveilleux, alors que nous l'aurions négligé il y a quelques mois. **Dans *Le Temps retrouvé*, Proust** affirmait que "les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus". Ainsi, le monde d'Avant semble paré de toutes les qualités. Nous occupons notre confinement à regretter ce que nous avons perdu et à tenter de pallier nos manques. Le confinement n'est qu'une longue attente du retour de la vie normale. Mais en s'attachant à ce que nous n'avons plus et en regrettant le passé, nous ne pouvons pas voir le caractère aussi unique que puissant de cette expérience. Combien de fois dans nos vies aurons-nous la possibilité d'être véritablement seul face à nous-mêmes, sans contrainte ou jugement extérieur ? Il faut dépasser la perception négative du confinement et voir au-delà les opportunités singulières qu'il nous offre.

Le confinement nous offre une nouvelle vision du monde. Il a remis en cause ce que nous considérons jusque là comme acquis et nous a contraint à vivre différemment. En faisant naître un manque, le confinement nous révèle ce qui était vraiment important. Être confiné donne une leçon de relativisme : on se rend compte qu'on peut se passer de certaines activités qui paraissaient pourtant indispensables, on redonne toute leur valeur à d'autres composantes de notre vie. Le confinement a changé nos vies : ceux qui refusent de l'accepter et tentent désespérément de ne rien changer à leurs habitudes passeront à côté de cette possibilité de poser un regard neuf sur le monde.

En effet, le confinement a modifié nos vies et notre perception du monde, et il nous fournit des pistes de réflexion, nous ouvre de nouveaux horizons. Pour la première fois depuis le début de notre vie, nous disposons de notre temps comme nous le souhaitons. Nous avons grandi dans l'idée que l'Homme fait des choix et que ce sont ces choix qui décideront de son existence et de son futur. Mais en réalité, nous n'avons pas une emprise totale sur notre vie. Notre emploi du temps tout entier est dicté par la société. L'école nous fournit une organisation hebdomadaire qui nous suit toute l'année. Lorsque nous rentrons, ce sont nos parents qui nous assignent des actes à effectuer ou nous ordonnent de nous coucher. Même les activités que nous choisissons sur notre « temps libre » nous imposent des contraintes. Et rien ne change à l'âge adulte, notre vie est alors rythmée par les horaires définis par nos supérieurs, nos enfants, les réunions de familles, les activités auxquelles nous nous adonnons... Au cours de notre vie, nous nous emparons de cet emploi du temps dictés par les autres et nous le faisons nôtre. Parce que nous avons choisi les matières que nous étudions ou notre métier, nous avons l'illusion d'avoir le contrôle sur cette partie de notre vie. Mais il n'en est rien. "Toute société a pour compagne inséparable la contrainte.", disait **Schopenhauer dans *Aphorismes sur la sagesse dans la vie***. Ainsi, ce n'est pas nous, mais la société qui définit notre utilisation du temps. Jusqu'à aujourd'hui. Le confinement nous a redonné le contrôle de notre temps. À de rares exceptions près, plus personne n'est là pour me dire quand travailler et quand lire. Je suis libre de ne pas travailler toute une journée et de rattraper lendemain -ou pas. Il n'y a plus d'activités, plus d'emploi du temps, seule ma conscience peut me dire quoi faire et quand le faire. Le confinement nous a privé de la liberté d'aller dans des librairies, mais ce faisant il nous a donné celle de lire quand bon nous semble sans avoir à nous inquiéter des horaires de bus ou du repas de famille que nous allons rater si nous ne rentrons pas maintenant. C'est cette totale liberté qui plaît tellement à **Orlando** après son retraitement du

monde, **dans le roman éponyme de Virginia Woolf**. Après de nombreuses péripéties et des années passées au service du roi, Orlando s'isole dans son manoir. Elle y passe des années durant lesquelles elle est totalement libre et peut décider de lire toute la journée sans avoir à rendre des visites mondaines ou craindre le jugement des nobles face à son tempérament rêveur. Elle aime être libre de passer ses journées allongée dehors ou de rester des heures enfermée dans sa chambre à écrire son livre. Après tant d'années passées à se soumettre à la société, elle a enfin l'impression de maîtriser sa vie. Elle fait ce qu'elle veut quand elle veut. Dans un étrange paradoxe, en l'assignant à résidence, on redonne à l'individu sa liberté. Le confinement, malgré tous ses inconvénients, nous aura permis de devenir maître de notre temps et de notre vie en la soustrayant à l'influence de la société.

Le confinement nous permet aussi d'être face à nous-mêmes. **Le personnage de Sartre dans *Les Séquestrés d'Altona***, s'est retranché dans sa chambre pendant treize ans après un procès pour torture. Cet isolement lui permet de comprendre qui il est et ce qu'il a fait, il passe du rejet de la culpabilité à la reconnaissance de ce qu'il est « j'ai vu la bête toujours vivante, moi ». Le long confinement est pour lui un face à face avec lui-même. "Un roi sans divertissement est un roi plein de misère" disait **Pascal**. Lorsqu'il cesse de se divertir, l'homme se retrouve face à lui-même et perçoit sa condition misérable. Avant le confinement, le monde s'agitait : pressé par le temps, l'Homme est partagé entre activisme et divertissement. Il y a toujours « quelque chose à faire », on n'a jamais « le temps », on « court partout »... Toute cette agitation remplissait nos vies. Désormais privée de toutes ces vaines gesticulations, notre existence nous semble vide. Pascal rappelait que l'Homme s'amuse pour oublier qu'il est mortel et infiniment petit, il parle, agit, se divertit pour éviter de réfléchir. Les autres lui offrent une barrière apaisante contre lui-même. Ils l'empêchent de trop remettre en question sa vie, sa vision du monde ou de lui-même. Isolé, confiné, en manque de distraction, parler et interagir avec d'autres personnes est notre dernier refuge contre une réflexion qui pourrait s'avérer dangereuse. D'autant plus que la raison du confinement actuel, la maladie, nous rappelle que nous sommes tous mortels. **Dans *Le Solitaire*, seul roman de Ionesco**, le héros décide, après un héritage, de se retirer du monde, de la vie professionnelle, de la vie sociale. Observant le monde de l'extérieur, il en perçoit toute l'absurdité, alors qu'il se contentait auparavant de suivre les règles sociales et son emploi du temps ordinaire sans réfléchir. Le confinement parce qu'il nous isole de la société et nous ôte nos distractions, nous place face à nous même, en mesure de réfléchir comme le souhaitait Pascal. Nous pouvons percevoir la vanité ou l'absurdité de certaines habitudes, nous pouvons réfléchir à qui nous sommes vraiment. Nous ne nous percevons plus à travers les yeux des autres mais pouvons nous éprouver comme des individus n'existant que par nous même : "On ne peut être vraiment soi qu'aussi longtemps qu'on est seul." (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, A. Schopenhauer). La solitude révèle qui nous sommes vraiment, loin des jugements et des contraintes du monde. En cette période de confinement subi, imposé, on peut se demander si la société n'exerce pas habituellement sur nous des contraintes bien plus fortes.

Ainsi, la solitude nous redonne la liberté de nous interroger au moyen d'une véritable dialectique socratique sur notre perception de nous-mêmes et du monde. Le confinement nous fournit de plus de nombreux éléments de réflexion. Qui suis-je vraiment ? Le monde extérieur m'est-il indispensable pour être moi ? Ce à quoi j'attachais de l'importance n'était-il pas vain ? Le confinement interroge l'individu et ses certitudes. On se rend compte qu'on peut très bien vivre sans certaines personnes avec qui l'on parlait pourtant quotidiennement. Au contraire, d'autres, amis ou membres de la famille, prennent une place vitale dans nos vies. Avec ceux-là, les échanges deviennent plus profonds, plus vrais, loin des conventions sociales. Nous apprenons beaucoup plus sur nos proches pendant ces quelques semaines qu'en des années d'amitié. On comprend également l'importance de valeurs comme la fraternité, la solidarité, l'empathie ou la sincérité, sans lesquelles il est impossible de bien vivre enfermé avec d'autres personnes. Et il sera passionnant de voir comment nous agirons après cette

réflexion lorsque nous sortirons du confinement. Reprendrons-nous le cours normal de notre vie ou ferons-nous plus attention à ceux qui nous ont été vitaux pendant ces quelques semaines ? Oublierons-nous les véritables liens de solidarité qui se sont créés pendant le confinement ou tenterons-nous de construire quelque chose à partir de ces liens ? Quoiqu'il en soit, le confinement nous donne le temps et la matière d'une réflexion poussée sur nous même, notre vie, et le monde. Le confinement peut même offrir à l'individu un refuge. Si l'individu devient son propre monde, il n'a plus à subir la violence et l'injustice du monde extérieur, il peut s'échapper et vivre selon ses propres lois. **Dans « Anywhere out of the world » (*Le Spleen de Paris*), Baudelaire** décrit la vie comme un "hôpital" et son âme le supplie de l'emmener "n'importe où hors du monde". Être seul et devenir son propre monde, c'est l'échappatoire sans la mort, c'est l'ailleurs tant espéré. Baudelaire l'avait d'ailleurs compris. **Dans "Recueillement"**, un poème ajouté en 1868 à l'édition posthume des *Fleurs du Mal*, Baudelaire s'isole avec ce qu'il appelle sa "Douleur" et se construit son propre monde hors du temps et à l'architecture harmonieuse depuis lequel il observe cette humanité dont la quête désespérée d'un plaisir mortifère le pousse à fuir. S'isoler avec soi même, devenir son propre horizon peut donc, si cela ne nous conduit pas à la folie, nous offrir une vision plus apaisée du monde et nous permettre d'échapper à une société contraignante ou qui ne nous comprend pas.

Ainsi, le confinement nous paraît d'abord négatif, caractérisé par la contrainte, l'interdit et le manque. Mais cette première impression dépassée, il peut également nous pousser à la réflexion, nous inviter à nous interroger sur notre perception monde et de notre liberté. Enfermé chez nous, nous sommes face à nous-mêmes et seul maître de notre vie. L'isolement a sans doute changé notre vision du monde et notre exercice de la liberté.

Pourtant le confinement doit avoir une fin. Le retour à la vie normale est à la fois espéré et inévitable, rêvé et redouté parce qu'il sera une nouvelle rupture. Dans cette période où chacun attend un retour à une expérience réelle du monde, on songe aux vers de **Valéry** qui décrit toute l'ambiguïté de l'attente, entre espoir et crainte, d'une arrivée qui brise le silence et la solitude : « Car j'ai vécu de vous attendre, Douceur d'être et de n'être pas ».

Maëlys Bachellerie , HLP 1^e

Partie 0: Quand on n'y prend pas garde...

La crise a commencé avec des échos lointains, des murmures à la radio entre deux annonces politico-économiques qui revêtaient alors bien plus d'importance que le séisme qui se profilait à l'horizon. Peu à peu cependant, sans que nous n'y prenions garde, les murmures se sont mués en une rumeur de plus en plus insistante. Le gouvernement prenait ses "responsabilités" mais ne voulait pas "affoler la population inutilement".

Les messages de santé publique se multipliaient un peu partout: pas de bises, de serrages de main... *Quoi ? C'était ridicule, jamais !*

Les experts commençaient à alerter, le regard légèrement inquiet tout en débitant des litanies de chiffres par trop angoissantes. On commençait à s'interroger, à questionner mais c'était déjà trop tard. Le monde avait doucement sombré. Les interdictions, les restrictions étaient devenues le dénominateur commun à plus de deux tiers de l'humanité. "Confinement", "réanimation", "isolement". Mots répétés, inlassablement usés, décortiqués, analysés jusqu'à n'en laisser que des syllabes mille fois déformées. Qui aurait cru qu'une pandémie, mot lâché comme une bombe le 12 mars, deviendrait le révélateur intransigeant d'une société tiraillée par des volontés contraires, dans un monde où les gens construisent des "routes toujours plus grandes pour aller toujours plus loin nulle part"* * ?

Alors que plus de trois milliards de personnes sont confinées et que nos sociétés chancellent, nos représentations du monde sont transfigurées. A quoi ressemble le monde à l'heure du confinement ?

Partie 1: Ou comment vivre en direct l'effondrement d'un modèle social

La crise du coronavirus remet en cause le monde tel que nous le connaissons et ce, de manière très tangible. Le confinement suppose en effet un changement radical de nos comportements à l'échelle planétaire et nous donne à observer, pour ceux qui sont calfeutrés chez eux, une société aux modèles sociaux et économiques bouleversés.

Économiquement, notre système semble se heurter aux limites imposées par la vulnérabilité des hommes, état de fait souligné par le neuropsychiatre et ethnologue, **Boris Cyrulnik**: "Pour la première fois dans l'Histoire humaine, on fait passer la vie des individus avant l'économie". Le confinement est la mesure concrète qui montre que la vie humaine prévaut sur l'économie (quoique le monde financier se fasse de plus en plus pressant pour que les responsables politiques inversent la tendance).

* *: Romain Gary, *Les Racines du ciel*

Socialement, le séisme est d'ampleur. **En 2017, Emmanuel Macron** employait l'expression "premiers de cordée" en expliquant que "si l'on commence à jeter des cailloux sur les premiers de cordée, c'est toute la cordée qui dégringole". Avec la crise du coronavirus, cette expression allègrement reprise depuis, désigne désormais, non plus les cadres supérieurs, la portion riche de la société française, les personnes ayant fait de longues études mais le personnel soignant, les caissiers et caissières, les éboueurs, les agriculteurs etc. En résumé, tous ceux qui permettent à notre monde confiné de subvenir à ses besoins essentiels (approvisionnement alimentaire, en énergie, prise en charge des personnes vulnérables...) alors même que ces professions ne bénéficient pas d'une rémunération avantageuse et pire, écotent d'une image dégradée dans notre société. Avec la crise du coronavirus, une fracture nette s'est dessinée dans le monde du travail (la plupart des cadres peuvent télétravailler et ainsi limiter les risques pour leurs proches alors que les agents d'entretien par exemple sont contraints d'exercer leur fonction) et bouleverse notre conception d'une hiérarchie sociale. Dans le monde d'avant, il était admis qu'une personne ayant fait plus d'années d'étude qu'une autre devait se situer plus haut dans l'échelle sociale. Pourtant, à l'heure où assurer la continuité du transport de marchandise alimentaire semble revêtir infiniment plus d'importance que la fonction d'un cadre dans l'événementiel, la question de la légitimité de notre échelle de valeurs se pose. Avant la crise du coronavirus, **l'anthropologue américain David Graeber** expliquait dans son livre *Bullshit Jobs*, que pour savoir si un métier est essentiel ou si c'est un « boulot à la con », il faut imaginer les conséquences sociétales de sa disparition. De ces enseignements, **la sociologue du travail Dominique Méda** fait le constat suivant : "soudainement, les titulaires des métiers les mieux payés nous apparaissent bien inutiles et leur rémunération exorbitante.". Aujourd'hui, les personnes qui prennent à bras-le-corps le confinement, "celles qui se salissent les mains pour les autres" comme l'explique **la sociologue Anne Bory**, sont habituellement -et habilement- invisibilisées par la société. La crise du coronavirus modifie notre conception du monde social. Au moment où plus que jamais, notre univers se réduit à un espace clos, les seuls qui nous renvoient l'image du monde extérieur sont ces "derniers de cordée" qui ont en réalité toujours été essentiels à notre subsistance même si nous ne le découvrons que maintenant.

Politiquement, le confinement, par le casse-tête qu'il fait naître pour en sortir, nous montre d'une manière limpide une chose: les responsables politiques naviguent à vue et au jour le jour. Pour la première fois, un Président de la République a pris la parole devant plus de 37 millions de Français pour leur avouer son incapacité à fournir des réponses. Ceux qui se targuent de diriger le monde ne peuvent désormais que se prendre la tête entre les mains en espérant que leurs tâtonnements par trop approximatifs n'auront pas d'effets excessivement indésirables.

Partie 2: Quand les mondes singuliers s'entre-choquent et que le "vivre à la maison" relève de plus en plus du numéro d'équilibriste

Le confinement a fait vaciller notre conception du monde économique et social et tous les modèles qu'on y appliquait, exposant au grand jour ses failles nombreuses. A une échelle plus resserrée, le confinement a également provoqué un véritable choc des "mondes personnels". Du jour au lendemain, des milliards d'êtres humains se sont retrouvés cloîtrés chez eux. Le monde au sens large et le monde personnel de chaque individu se sont retrouvés réduits à,

pour les plus chanceux, un lopin de terre autour de la maison, et pour les moins fortunés, un bout de ciel visible en se tordant le cou à la fenêtre. D'où la question, qu'est-ce que vivre au temps du confinement ?

Etre confiné c'est bouleverser son quotidien et voir des mondes jusque-là indépendants, s'entre-choquer. Prenons l'exemple de la fermeture des établissements scolaires et de l'enseignement supérieur. En France, des millions d'élèves ainsi que leurs parents, ont dû apprendre à faire "l'école à la maison", au grand dam de ces derniers qui ont dû s'improviser pédagogues tandis que les enfants devaient composer avec l'afflux massif et parfois désorganisé, des cours, des exercices à rendre, des ressources pédagogiques à explorer etc. Le monde scolaire, habituellement distinctement séparé de la vie familiale (à l'exception des devoirs et des révisions habituels), s'est infiltré, en son et en images (dans ce grand malheur, certains y ont trouvé leur compte, notamment les plateformes de travail numériques), dans le quotidien des familles, provoquant parfois le désarroi de certains (notamment chez les parents incapables d'aider leurs enfants ou dont la connexion Internet défaillante rendait difficile le suivi de la fameuse "continuité pédagogique"). A cause de la fermeture des universités, nombre d'étudiants sont rentrés vivre chez leurs parents (par peur de la solitude, de la promiscuité dans les résidences étudiantes). C'était sans compter la réadaptation nécessaire à pareille cohabitation. Après s'être émancipé, un étudiant âgé d'une vingtaine d'années, doit réapprendre à se conformer aux règles du foyer familial, à voir son espace, son "monde" personnel, envahi par les autres membres de la famille. Dans ces cas-là, la maison, le foyer, dont le rôle était jusqu'à présent de symboliser le "ventre protecteur", la "sécurité primordiale", se mue en espace hétéroclite où les "mondes" du travail, de l'éducation, du loisir se heurtent sans cesse. Le confinement c'est la réduction d'une vie fragmentée dans l'espace (lieu de travail, école, centre de loisir) en un seul et unique lieu, au risque parfois, de provoquer l'implosion.

Implosion d'autant plus probable quand les conditions du confinement varient drastiquement d'un confiné à un autre. Ces différences ont une importance fondamentale car être confiné dans un 18m² au cœur d'un espace urbain désincarné et vivre dans une maison avec jardin en banlieue ou en campagne n'est pas comparable. Avoir une connexion Internet fonctionnelle (car les activités qui meublent l'existence ne disparaissent pas totalement mais changent de nature.), des proches avec qui l'on s'entend, l'assurance de conserver un emploi après la crise... Tous ces paramètres transfigurent totalement l'expérience du confinement. Et nous tenons peut-être là une clé quant aux conséquences du confinement sur nos représentations du monde. Une grande partie de l'humanité partage cette expérience inédite. Pourtant, la manière dont cette dernière est vécue, du fait des conditions que nous avons citées plus-haut, varie fortement d'un individu à un autre. Ainsi nous apparaît la lisière entre "monde universel" et "monde singulier". Un même événement est vécu aux quatre coins de la planète mais cet événement, expérimenté au travers du prisme des "mondes particuliers" de milliards d'individus, rend l'expérience du confinement parfaitement unique à chaque personne.

Partie 3: Petit rappel intempestif, l'homme n'est pas immortel...

Au XVII^e siècle, un genre pictural fait son apparition en Hollande, **les vanités**. Évoquant la précarité de la vie et l'inanité des occupations humaines, ce genre se développe à une époque

propice à pareils questionnements. La Hollande, au XVIIe siècle, fait face à de réguliers épisodes de peste qui déciment des villes entières et à des guerres de religion qui marquent durablement la population. Les Vanités parviennent à représenter le paradoxe de la vie humaine à l'aide d'objets symboliques introduits dans leur composition (crânes pour la mort, bougies pour la vie vouée à s'éteindre, bulles de savon pour sa fragilité etc). L'homme s'accroche de toutes ses forces aux objets symbolisant le luxe, la jouissance qui sont une manière de saisir la vie dont il est si avide mais bien souvent, il ignore la fragilité de son existence et la futilité des objets dont il s'entoure. Les Vanités représentent une certaine vision du monde. Un monde en transition, entre la vie et la mort, dans ce mouvement perpétuel et inexorable.

A l'heure du confinement, la vie nous apparaît dans son entière vulnérabilité. A défaut de représenter la mort à l'ère du coronavirus (peut-être qu'un crâne près d'un respirateur ne serait pas du meilleur effet quoique certains médias se plaisent à réaliser des reportages macabres pour "témoigner" de la situation dans les hôpitaux et les Ehpad...), l'homme confiné, reclus dans un espace clos (que ce dernier ressemble à une tour d'ivoire ou à un bouge innommable), se voit forcé de contempler sa propre fragilité. Chaque jour, les chiffres tombent, des vies anonymes sont fauchées et un contact avec l'extérieur peut s'avérer mortel... Les objets et rapports quotidiens s'ombrent d'un air de menace. La peur, habituellement dissipée par la tornade d'activités qui remplit nos existences, s'installe et chuchote à notre oreille que l'immortalité rêvée des hommes n'est que chimère. **Selon Blaise Pascal**, "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre". Se divertir devient nécessité pour oublier ce terrible constat (étymologiquement divertere signifie se "détourner"). L'esprit se détourne de pensées par trop angoissantes. Pascal écrit: "Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser".

Sans pousser au désespoir, ce constat qui au XVIIe siècle s'est manifesté dans l'expression religieuse et artistique, doit aujourd'hui s'évacuer sous une autre forme. Il est encore trop tôt pour observer concrètement la manière dont des hommes et des femmes ont décidé de s'emparer du sujet mais déjà, on voit poindre ici et là, de nouvelles représentations d'un monde confiné. Certains écrivains, comme le dramaturge **Wajdi Mouawad** ont décidé d'écrire un "journal de confiné". L'écriture permet de surpasser les limites de notre monde personnel sur lequel la peur de la mort a un si grand effet. Soudain, l'imagination brise les barrières physiques du confinement et étonnamment, comme l'explique **Roger-Pol Droit** (philosophe, écrivain et journaliste) dans une interview à France-Culture: "Il y a énormément de choses qui sont en train de bouger dans les têtes alors que nous ne bougeons plus dans la réalité". Les corps sont confinés mais pas les esprits. De nouvelles convivialités émergent. Le voisin de palier, dont nous entendons les bruissements d'existence depuis tant d'années sans avoir jamais échangé plus d'un "bonjour", devient un confident, un soutien, ou un personne à aider. Nous découvrons que nous sommes des vivants mortels, assujettis à la mort, à la finitude mais que notre esprit peut franchir toutes les barrières qui s'imposent à notre corps. J'aime particulièrement cette image qu'utilise **Romain Gary** dans son roman *Les Racines du Ciel* dans lequel un ancien prisonnier des camps de concentration expose la manière dont il a surmonté l'entrave physique et son atteinte psychologique. Même si la situation que nous vivons aujourd'hui est entièrement différente, que derrière le confinement de trois milliards de personnes ne se trouve pas une idéologie meurtrière mais un virus de quelques dixièmes de micromètre, l'expression est belle. "Quand vous n'en pouvez plus, faites comme moi: pensez

à des troupes d'éléphants en liberté en train de courir à travers l'Afrique, des centaines et des centaines de bêtes magnifiques auxquelles rien ne résiste, pas un mur, pas un barbelé. Des éléphants qui foncent à travers les grands espaces ouverts et qui cassent tout sur leur passage, qui renversent tout, tant qu'ils sont vivants rien ne peut les arrêter -la liberté quoi !”.

Quatre syllabes et tout explose

“Confinement”, quatre syllabes et tout explose. Le monde et ses représentations s'en trouvent transfigurés. Perte des repères sociaux, économiques, découverte de notre grande vulnérabilité. L'homme est mis à nu et on hésite entre le rire et les larmes face au spectacle grotesque. Si le monde d'avant nous dévoile ses difformités -mais aussi la beauté qu'il recèle par moments- la question du monde d'après se pose. L'éternel Sisyphe se saisira-t-il de nouveau de son rocher trop lourd pour lui (inégalités sociales et hybris pèsent en effet leur poids) pour le porter au paroxysme de sa montagne d'absurdités ou profitera-t-il de ce chamboulement généralisé pour se libérer de ses chaînes et créer un monde plus juste et plus humain ?

Thalsa MEKAUCHE, HLP 1^e

Quel impact le confinement a-t-il sur nos représentations du monde ?

Le confinement bouleverse nos habitudes, notre espace, notre vie. Nous passons d'un univers libre de mouvements et de décisions à un enfermement physique et mental qui nous plonge dans la solitude, l'incertitude et l'impuissance ce qui résulte de facto en un changement dans nos perceptions du monde. Nos populations sont victimes d'une montée de stress, de repliement psychologique et, chez les personnes les plus fragiles, une augmentation des maladies mentales est observée. En effet selon **Frédéric Tordo** psychologue : "le confinement met notre inconscient à ciel ouvert." Cet isolement laisse une béance, une insatisfaction causée par des besoins sociaux non contents. Comme l'écrivait **Aristote** : "l'Homme est un animal social". L'être humain se construit en fonction de sa place et de son utilité dans la société, en fonction du regard et du jugement de l'autre. Privé de son environnement social, Privé de l'emploi qui définit son rôle dans la société et le pousse à mettre à profits ses connaissances, sa force physique, son énergie; l'Homme est privé de sens. Même la notion du temps en est altérée. De la même façon que "août" et "septembre" se transforment en troisième ou quatrième semaine de peste dans *La Peste de Camus*, nous comptons le temps en jours, en semaines de confinement, espérant que ce décompte s'arrête enfin. Nous évoluons ainsi dans un univers parallèle dans lequel les horloges sont dérégées. Pourtant, en temps qu'élèves, on continue de nous demander de rendre un devoir à l'heure ou de ne surtout pas manquer une date butoir sous peine de mauvaises notes ou appréciations. C'est oublier que ces mots "heure", "date" ne sont plus ancrés dans nos réalités déshorlogées.

Cependant, ce confinement est également bénéfique. Pour échapper à la dystopie, nous nous tournons vers l'évasion ; l'évasion par l'art, la lecture, la peinture ; l'évasion par l'imagination, le rêve et quoi de mieux comme lieu pour rêver que sa propre maison. Comme **Gaston Bachelard** l'écrit dans *Poétique de L'espace* : "Par les songes, les diverses demeures de notre vie se compénètrent et gardent les trésors des jours anciens" Nos maisons sont une richesse pour nos rêveries car à chaque coin de tiroirs ou fond d'armoires, notre enfant intérieur peut ressurgir dans les contours d'un souvenir : " Dans la (...) maison (...), nous allons au pays de l'Enfance Immobile, immobile comme l'immémorial." L'évasion peut encore être trouvée dans l'introspection ou "vie examinée" qui nous encourage à nous questionner, à nous découvrir, à nous pousser vers l'approfondissement de la connaissance de soi et de l'autre pour enrichir nos représentations du monde. "Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue" **Aristote**.

Abigaëlle Marseille, HLP 1^e

Lorsque l'écrivain d'hier prédit le futur d'aujourd'hui

Oran. 1940. Une épidémie transmise par des rats se faufile dans les foyers de la ville. Le docteur Rieux trouve le cadavre d'un de ces petits animaux sur le pas de sa porte, mais devant conduire sa femme atteinte de tuberculose à la gare, il n'y attache pas d'importance. Quelques jours plus tard, des milliers de rats morts sont retrouvés à travers la ville. Personne n'y prête attention.

Puis le concierge du docteur Rieux meurt, ainsi que de nombreux habitants d'Oran et enfin, l'indifférence laisse place à la panique et à l'effolement. La Peste est arrivée et prend la vie de nos bien-aimé.e.s.

Oran est mise en quarantaine, les soignants et les équipes médicales sont mobilisés, certains habitants sont violents et égoïstes, d'autres font preuve d'amour et de solidarité, mais tous se renferment et perdent le goût de vivre.

À travers ces pages, plusieurs personnages incarnent les différentes réactions face à la situation. Cottard se réjouit de manière malsaine du malheur qui tombe sur la ville et en tire profit en organisant un marché noir, puis lorsque l'épidémie prend fin, tombe dans la folie et tire sur d'heureux et innocents citoyens. Le prêtre Paneloux voit dans cette maladie meurtrière la punition de Dieu envers les Hommes pour leur égoïsme et leurs pêchés. Rambert, un journaliste parisien séparé de sa femme met tout en oeuvre pour fuir la ville et retrouver son épouse, puis le jour où il en a l'occasion, décide de rester pour se battre avec ceux qui luttent.

Lorsqu'Albert Camus écrit *La Peste*, il vient d'arriver en Algérie pour fuir l'occupation allemande.

Si la grande métaphore qu'est cette épidémie fictive pour dénoncer le nazisme lors de la Seconde Guerre Mondiale est flagrante, le livre peut également se lire au premier degré, comme un journal relatant les faits d'un cauchemar collectif.

Monde. 2020. Une épidémie venue de Chine dont les origines restent encore floues se faufile à travers le globe. Des lanceurs d'alerte sont emprisonnés pour avoir prévenu le gouvernement chinois en novembre 2019. Les premiers cas de coronavirus sont diagnostiqués un mois plus tard. Personne n'y prête attention. En janvier 2020, des centaines d'habitants de la ville de Wuhan sont testés positifs. Le reste du monde n'y attache aucune importance. Puis, quelques cas sont détectés dans l'Hexagone, ainsi qu'en Italie et en Espagne. Le nombre de personnes infectées et de décès étant en courbe exponentielle en Chine et la propagation ayant commencé à s'accélérer dans d'autres villes et sur d'autres continents, l'Organisation Mondiale de la Santé déclare l'Urgence Sanitaire Internationale le 31 janvier 2020.

Depuis cette date, les chiffres n'ont fait que grimper dans chaque pays.

Le lundi 16 mars 2020, après que les établissements scolaires et les commerces non-essentiels aient été fermés quelques jours plus tôt, un confinement est mis en place en France. Plus de deux milliards de personnes sont placés en quarantaine d'un bout à l'autre de la planète.

Aucun pays ne voit le dénouement de la crise arriver, mais pourtant, la lutte collective donne enfin des résultats.

Fin mars, les chiffres commencent à chuter en Chine. Un lent déconfinement est adopté, permettant aux chinois de retrouver certaines libertés. Début avril et pour la première fois, le nombre de contaminations et le nombre de morts commencent à décroître en Italie et en Espagne. La France quant à elle, arrive sur un plateau face aux admis en réanimation, ce qui permet aux équipes médicales de reprendre de l'air.

L'espoir fait enfin son apparition.

À travers cet épisode difficile pour beaucoup, certains profils se distinguent parmi nous. Un petit nombre tire profit de la situation en vendant du matériel médical sur le marché noir, d'autres pensent que cette pandémie est une punition divine qui ne fait que remettre l'Homme à sa place, d'autres encore abandonnent leurs plaisirs personnels pour lutter et sauver des vies, oubliant leurs peurs et leurs envies.

Albert Camus rappelle dans son livre ce qui est indispensable à chacun et ce qui ne l'est pas. Il écrit ce que le monde entier ressent aujourd'hui: l'inquiétude, le doute, la peur, mais il montre également les élans de solidarité et de soutien que nous connaissons tous à ce jour.

Camus, dans *La Peste* comme dans *La Chute*, ouvre nos yeux face à la superficialité humaine et nous montre l'importance de la réalité sociale.

Si le confinement est dur à supporter pour tous, il permet à la plupart de revenir à l'essentiel.

Nos familles, nos amis et nos collègues. Les vrais héros que l'on avait tendance à oublier. Ceux à qui on pense et à qui on ne peut qu'envoyer du courage : les femmes et les enfants battus.e.s, ceux qui n'ont pas de toit, de repas, de famille, ceux qui sont ou se sentent seuls, ceux qui craignent pour leur vie pour sauver celle des autres, ceux qui continuent de travailler à distance, d'enseigner à distance, d'aider à distance, ceux qui sont serrés dans un petit appartement et qui ne savent plus comment payer leur loyer, leurs études ou leur prochain repas, nos aînés isolés et plus touchés ou les angoissés qui ne savent plus comment respirer.

Les sourires et les rires que l'on a peur de ne plus revoir ou de ne plus entendre font aussi échos dans nos pensées. On s'oublie pour profiter des autres, on se concentre sur les bonnes nouvelles: des oiseaux chantent, des canards se baladent dans les rues de Paris, également les applaudissements et les émotions qui se font entendre tous les soirs dans les différentes villes. On remercie que l'on soit en 2020 et non pas en 1940 parce qu'on aurait pas pu communiquer avec ceux qu'on aime, même par courrier.

On se perd dans nos livres, nos films, nos séries, nos écritures, nos leçons de yoga sur youtube, nos séances de sport en famille, nos apéros-skype, nos longs textos où même les anti-romantiques laissent leurs sentiments s'exprimer, et on sait que certains n'ont pas cette chance alors encore une fois, on remercie.

Tout devient plus simple: même si nos cœurs sont ouverts à vif, ils battent tous au même rythme.

« La première espérance suffit à détruire ce que la peur et le désespoir n'avaient pu entamer »

-Albert Camus, *La Peste*.

